

La lutte pour la liberté de parole à Spokane

(Suite)

PRÉLIMINAIRES DE LA LUTTE POUR LA LIBERTÉ DE PAROLE A SPOKANE

Spokane est une ville située sur le versant occidental des Montagnes Rocheuses. C'est un centre typique de *flottants*. Elle est entourée par de vastes régions industrielles et agricoles d'exploitation intensive et de développement rapide. Il y a de vastes entreprises de construction de voies ferrées, et la demande de flottants est grande, plusieurs milliers d'entre eux étant employés dans la ville de Spokane seule. Les quarante bureaux de placement ont une nombreuse clientèle et les maux usuels sévissent. Les I. W. W. (organisés à Chicago en 1905) établirent de bonne heure une section à Spokane qui compta rapidement un groupe de plusieurs milliers de flottants. Comme je l'ai déjà noté, leur faiblesse relative ne permettait pas d'engager directement la lutte contre les employeurs et l'on décida d'attirer leur attention sur la nécessité de s'attaquer d'abord aux bureaux de placement. Ceci fut fait méthodiquement.

Un bureau de renseignements fut créé où les membres, arrivant de divers points du pays, notaient l'état actuel des salaires, de la durée de la journée de travail, des possibilités d'embauchage, etc., dans leurs métiers respectifs. Ces rensei-

gnements étaient ensuite donnés gratuitement à tous ceux qui le demandaient. Les flottants pouvaient ainsi trouver des emplois sans l'aide du « requin ».

Afin d'accroître l'efficacité de ce bureau de renseignements, on songea à utiliser la coutume ancienne de tenir des meetings dans les rues de la ville, coutume qui est pratiquée par de nombreuses organisations politiques et religieuses dans toutes les villes d'Angleterre et d'Amérique. Les orateurs avaient soin de tenir leurs meetings devant les bureaux de placement, et aux foules d'esclaves qui se rassemblaient autour d'eux, ils dénonçaient les procédés scandaleux des « requins » et les engageaient à se rendre au siège des I. W. W. où des renseignements exacts sur les conditions de travail leur seraient donnés gratuitement. Les flottants, qui haïssent les « requins », répondaient en grand nombre à leur appel et les affaires de ceux-ci déclinaient avec une rapidité qui les alarma. Dès lors, quand un ouvrier eut à se plaindre de leurs procédés, il alla au siège des I. W. W. Un membre les accompagnait au bureau du « requin » et celui-ci devait restituer le droit perçu par tromperie. Quelques placeurs s'humilièrent même au point de détourner les ouvriers d'un chantier sur lequel les I. W. W. avaient fait déclarer la grève.

Les « requins », voyant leurs affaires sérieusement menacées, formèrent une union et prirent la résolution de faire supprimer le droit de tenir des discours dans les rues. Le conseil municipal, vénal et corrompu, s'empessa, en décembre 1908, de leur donner satisfaction, interdisant la pratique d'un droit qu'on considérait comme garanti par la Constitution des Etats-Unis. Les I. W. W. étaient prévenus que leurs orateurs seraient arrêtés s'ils n'obéissaient pas à l'injonction du conseil municipal. Les I. W. W. ne tinrent aucun compte de cette mise en demeure et continuèrent leur campagne, la police n'osant pas les molester. Cette violation ouverte de la loi se prolongea pendant trois mois.

En mars 1909, plusieurs ouvriers qui avaient été trompés et volés par les « requins », s'attaquèrent à l'un d'eux; un certain nombre de leurs camarades se joignirent à eux et plusieurs agences furent démolies au cours de la dispute. L'autorité municipale, qui ne cherchait qu'un prétexte pour appliquer et renforcer la loi qu'elle avait votée, en rendit

responsables les I. W. W. Cinquante de leurs orateurs furent arrêtés le lendemain, au début des meetings.

Craignant d'avoir été trop loin, la municipalité fit quelques vagues promesses d'améliorer l'état de choses présent, à condition que les I. W. W. suspendent leur propagande. Les I. W. W., n'étant pas prêts alors à mener le combat avec efficacité, firent semblant de s'incliner; c'est alors que l'autorité municipale devint si confiante qu'elle céda à la pression des sectes religieuses — Armée du Salut et autres — et passa une nouvelle loi donnant à ces organisations religieuses « régulières » le droit de tenir des meetings dans les rues. Les I. W. W. se préparèrent à agir. Un orateur fut choisi pour mettre cette nouvelle loi à l'épreuve. Il fut arrêté, mais on refusa de le faire passer en jugement. Les I. W. W. annoncèrent alors que, le 2 novembre, ils reprendraient leurs meetings, que ce soit légal ou non.

LA LUTTE POUR LE DROIT DE PAROLE

Le 1^{er} novembre, un grand meeting des I. W. W. eut lieu. Dix membres furent désignés pour élire parmi eux un comité secret — ou de combat — qui dirigerait la lutte. Ce comité aurait le pouvoir d'élire de nouveaux membres pour remplir les vides provoqués par les arrestations.

Le 2 novembre, les autorités se décidèrent à poursuivre le premier orateur arrêté. Il fut acquitté et la loi votée au profit des organisations religieuses fut déclarée inconstitutionnelle. Ceci laissait en vigueur la première loi prohibitrice. Immédiatement après la décision du tribunal, commença la lutte pour le droit de parole au cours de laquelle les autorités montrèrent un mépris absolu des lois et de l'humanité, et les *flottants* un courage inflexible et une solidarité exemplaire.

Le plan adopté fut d'emplir les prisons et de causer ainsi un tel trouble et de telles dépenses au gouvernement local qu'il fût obligé de céder. En exécution de ce plan, cent hommes et plusieurs femmes se firent arrêter, dès le 2 novembre, en essayant de prendre la parole dans les rues. Beaucoup de ces orateurs — presque la moitié — étaient des étrangers, parlant peu ou pas anglais. Les foules assemblées pour assister aux arrestations étaient si considérables que la police ne pouvait

arriver à les disperser, et on eut recours aux pompiers qui les aspergèrent. Un enfant fut tué au cours de l'opération.

Dès le commencement des troubles, la police arrêta cinq soi-disant meneurs, et les accusa de conspiration criminelle, espérant ainsi briser ce « soulèvement anarchiste ». C'étaient Wilson, Faste, Cousins, Thompson et Filigno, trois rédacteurs de l'*Industrial Worker*, organe des flottants, un délégué à la propagande et le secrétaire. D'autres « meneurs » les remplacèrent aussitôt.

La police, sous la direction de John T. Sullivan, se rendant compte de la faiblesse relative — comme nombre de membres — des I. W. W. et de l'antipathie que témoignaient à leur égard les ouvriers groupés dans la jaune américaine Fédération du Travail, et étant, d'autre part, assurés de l'appui de tous les capitalistes de l'Ouest aussi bien que de celui des « requins », décida d'anéantir cette dangereuse union à Spokane.

La pire brutalité présida aux moyens employés et l'observation des lois fut délibérément négligée. Les prisonniers étaient frappés durant qu'on les conduisait en prison. Une fois à l'intérieur, ils subissaient le « run the gauntlet », un vestige d'une vieille coutume des Indiens d'Amérique : deux rangées de policiers, armés de lourds bâtons et spécialement choisis pour leur force, leur brutalité et leur haine des I. W. W., s'étendaient de la porte du poste de police à celle de la prison et les prisonniers devaient courir entre ces deux rangés ; pendant cette course, ils étaient assommés de coups par les policiers. Beaucoup furent gravement blessés et l'un d'eux, Louis Bechtel, eut la mâchoire brisée en trois endroits par cette barbare torture. A l'intérieur, les prisonniers étaient entassés dans l'infâme « Sweat Box » (Boîte de la Suée).

« THE SWEAT BOX »

« The Sweat Box » est une cellule aux murailles épaisses de trois mètres de long, deux de large et trois de haut, dont le seul moyen d'aération est l'entrée qui a deux portes, une intérieure formée de barreaux, l'autre extérieure qui est pleine. Quand cette dernière porte est fermée, il n'entre plus d'air. Un large tuyau par lequel passe la vapeur employée pour

chauffer la prison traverse la cellule: Cette cellule est réservée aux prisonniers dangereux; mais, en réalité, c'est une chambre de torture employée pour provoquer des aveux, et elle sert aussi comme moyen de châtiment pour les prisonniers réfractaires.

Trente des orateurs arrêtés furent entassés dans cette cellule, à tel point qu'il fallut la force de plusieurs policiers pour pousser la porte intérieure. La porte extérieure fut alors fermée, et on fit arriver la vapeur. La température monta rapidement; les prisonniers, qui pouvaient à peine remuer, tentaient d'arracher leurs vêtements; bientôt, quelques-uns perdaient connaissance. Les policiers, qui suivaient l'opération par de petites ouvertures et tenaient à ce qu'il n'y eût pas sur-le-champ mort d'homme, ouvrirent alors la porte extérieure par laquelle entra une bouffée d'air frais. Puis la porte, à nouveau, se ferma, et l'opération recommença.

Quand les prisonniers demandaient de l'eau, une lance était dirigée contre eux. On ne leur donnait que d'infimes rations de pain. Il leur était interdit de quitter la cellule pour satisfaire leurs besoins naturels, de sorte que bientôt la cellule et les hommes furent dans un état effroyable de saleté. Cependant, nos camarades résistaient, gardant tout leur courage et défiant les policiers, chantant « The Red Flag » (le drapeau rouge) et autres chants révolutionnaires. Ce n'est qu'au bout de trente heures qu'on les tira de ce cachot pour faire place à de nouveaux arrivants.

Le but de ces tortures était de terrifier les membres qui n'avaient pas encore été arrêtés. On pensait qu'en apprenant le récit de ces atrocités, ils auraient peur et se tiendraient tranquilles. Cette terreur fut vaine. Les flottants méprisés et dédaignés étaient résolus à conquérir le droit de parler et rien, pas même « the Sweat Box », ne pouvait abattre leur résolution. 90 p. 100 des 525 hommes arrêtés durant les troubles, séjournèrent plus ou moins longtemps dans cette « sweat box ». L'un d'eux, Harry Nelson, y resta 22 jours. Il y maigrit de cinquante livres, mais son courage ne l'abandonna point.

« THE COLD CELLS »

Les quatorze cellules, pour les hommes, sont construites en acier solide et forment une cage située au centre d'un grand

bâtiment de briques. Les prisonniers, y compris ceux qui venaient de la « sweat box », étaient placés dans des cellules dépourvues de banc, de lit et de plancher. Les fenêtres des bâtiments extérieurs étaient ouvertes et le vent glacial de l'hiver soufflait à travers la prison. C'était l'épreuve de la « cold cell » (cellule glacée). Les hommes y souffraient intensément. Beaucoup y contractèrent de graves maladies : dysenterie, rhumatismes, pneumonie, etc. Les plus sérieusement atteints étaient relâchés, la police leur disant : « Nous ne voulons pas vous tuer mais seulement ruiner votre santé ».

LA JUSTICE AMÉRICAINE

Cependant beaucoup des travailleurs arrêtés avaient été « jugés ». Comment les procès étaient conduits, on ne pouvait s'en faire une idée. J'ai vu 50 accusés « jugés » en 45 minutes. Deux des accusés étaient des jeunes gens de 18 ans et prirent à eux seuls 30 minutes. Les hommes étaient amenés devant l'infâme juge Mann par groupes de dix et, sans qu'il leur fût possible de dire un mot, ils se voyaient condamnés à 30 jours de prison et au travail forcé. Les cas de cette espèce ne vont pas devant le jury.

Les condamnés firent appel. En attendant qu'il fut examiné, ces prisonniers coupables seulement d'avoir exercé un droit inscrit dans la constitution, devaient soit exécuter le travail auquel ils étaient condamnés, soit se contenter de pain et d'eau.

Tous choisirent ce régime de diète sommaire. On donnait à chacun à peu près 90 grammes de pain deux fois par jour.

Le 4 novembre, au milieu d'un grand enthousiasme, les prisonniers décidèrent de refuser cette misérable ration. On pensait que les ouvriers américains de Spokane, trompés jus-qu'alors par une presse de mensonge et par leurs leaders corrompus, sur ce qu'étaient réellement les I. W. W. et sur la lutte qu'ils menaient, se lèveraient et obligeraient la police à leur donner soit une nourriture suffisante, soit le droit de parole qu'ils réclamaient.

LA GRÈVE DE LA FAIM

Les hommes étaient au nombre de plus de cent entassés dans six cellules de deux mètres sur deux mètres, les dix autres

cellules de la prison étaient laissées vides. Il leur était impossible soit de s'asseoir, soit de s'allonger. Ils s'entassaient sur le parquet d'acier comme on empile le bois. Dormir était impossible. Ils jetèrent railleusement leurs maigres pitances de pain aux policiers. Ils retirèrent leurs lourds souliers et ils passèrent les quatre premiers jours de la grève à les lancer contre les murs d'acier de leurs cellules, à se moquer des policiers et à chanter des chants révolutionnaires. Mais leur force physique commença à faiblir. La « sweat box », la cellule glacée, la faim, le manque de sommeil et l'excitation commencèrent à les affecter sérieusement.

A mesure que la grève se prolongeait, l'opinion publique se soulevait. Les ouvriers retrouvaient une nouvelle ardeur. Chaque jour il y avait environ vingt orateurs arrêtés. Le chef de la police s' alarma. Il craignait pour lui les conséquences qu'entraînerait une mort d'homme dans l'état présent, d'entassement des prisonniers dans les cellules et d'absence de toute mesure d'hygiène. Il décida de faire transporter les prisonniers dans des bâtiments moins ignobles, 75 furent conduits sous bonne escorte à une ancienne école (Franklin school) et, à peu près le même nombre, à un fort (fort Wright) prêté par le gouvernement national à la ville.

Des efforts furent alors faits pour faire cesser cette étrange grève. On disait aux hommes enfermés dans « the Franklin school » que leurs camarades avaient abandonné la lutte et on racontait la même histoire à ceux enfermés au fort Wright. Les hommes étaient, tour à tour, pris par la douceur ou par la menace, mais toutes ces manœuvres restaient vaines. Les cinquième et sixième jours se passèrent sans une défaillance. La condition physique de beaucoup de prisonniers devint alors désespérée. Ils ne pouvaient plus se tenir debout et passaient leur temps allongés par terre, dans un état à demi comateux.

Chaque matin, un médecin faisait une visite rapide. Ceux dont la condition semblait telle, qu'un jour de grève de plus pouvait leur être fatal, étaient transportés à l'hôpital. Le septième jour l'endurance humaine atteignait sa limite. Quelques-uns des prisonniers, les plus affaiblis, acceptèrent à l'instigation des mouchards glissés parmi eux, la pitance offerte. Les autres, voyant l'inutilité de continuer la résistance, décidèrent de céder à leur tour.

La grève échouait, si l'on peut dire qu'un tel héroïque effort pouvait aboutir à un échec. La loi et l'ordre, soutenus par tous les bons citoyens, avaient gagné une noble victoire dans une cité « libre ». Les anarchistes étaient maîtrisés. La grève avait à peu près triomphé cependant, car au moment où elle était brisée les autorités municipales venaient d'envoyer une nourriture meilleure aux prisonniers, craignant d'en voir quelques-uns succomber aux privations. Six jours plus tard, au fort Wright, Frank Reed, le dernier des grévistes était porté à l'hôpital, après un jeûne de 13 jours.

FRANKLIN SCHOOL

La police, ayant réussi à briser la grève de la faim, était, maintenant, décidée à obliger les hommes à accepter de faire le travail des prisonniers. Les méthodes habituelles de cruauté raffinée furent employées pour arriver à cette fin. En dépit des conditions détestables dans lesquelles on les maintenait, les flottants, habitués aux privations et aux souffrances par leur vie rude dans les campements, trouvaient possible de vivre avec leur double ration de 90 gr. de pain. Ils restaient résolus et refusaient fermement de travailler. La ration fut alors réduite à 60 gr. de pain deux fois par jour et par un raffinement de cruauté les distributions furent faites aux heures les moins propices. Les hommes étaient réveillés à 5 heures et devaient attendre jusqu'à 9 ou 10 heures leur déjeuner. Le diner était servi tard dans la nuit. Cela coûtait à la ville 10 centimes par homme et par jour.

Néanmoins les hommes persistèrent. Les « meneurs » de la résistance furent alors accusés de conspiration criminelle. D'autres furent roués de coups par les policiers, d'autres encore placés devant des tables chargées de victuailles choisies, desquelles ils pourraient manger à satiété si seulement ils voulaient promettre d'aller au travail; tout fut inutile. Le flottant donna le plus remarquable exemple de solidarité que rapporte l'histoire du travail en Amérique. Sur les 300 hommes qui subirent leurs peines dans cette école-prison infernale, il n'y en eut guère qu'une douzaine qui acceptèrent de faire le travail imposé aux prisonniers.

L'état des hommes dans cette prison était horrible. Ils

étaient littéralement couverts de vermine, souffraient terriblement du froid, de l'insuffisance de nourriture et il voyaient leurs forces physiques baisser rapidement. Leur faim, excitée par les minces rations, était intense. Un oignon, parvenu dans une cellule on ne sait comment, fut partagé en 65 parts — une pour chacun des hommes qui attendaient impatiemment que le partage fût fait. — A ce régime, tous contractèrent de graves maladies. Beaucoup furent affligés d'une grave constipation : quelques-uns restèrent 23 jours sans satisfaire leurs besoins. Le scorbut sévit parmi eux, leurs dents étaient ébranlées et tombaient. Ils souffraient aussi, de façon aiguë, de la privation de tabac, et fumaient, en place, de l'écorce de sapin.

A la fin des 34 jours — car bien que la peine ne fût que de 30 jours on les gardait quelques jours de plus — la plupart des prisonniers étaient trop faibles pour pouvoir marcher de la prison au siège des I. W. W., distant d'un kilomètre. Le long jeûne leur avait délabré l'estomac à tel point que durant les premiers jours qui suivirent leur libération, ils ne purent absorber que des aliments liquides.

Voyant que 34 jours d'emprisonnement et de privations ne suffisaient pas pour arrêter le mouvement, les autorités élevèrent la peine à quatre mois. Les I. W. W., alors en liberté — qui, pour la plupart, avaient passé par la prison — estimèrent que la même résistance ne pourrait être, sans danger de mort, prolongée durant un aussi long temps. Ils décidèrent de saboter le travail imposé aux prisonniers.

ORGANISATION ET SABOTAGE

Les hommes enfermés dans la Franklin school, au nombre de 50, obéirent à la décision de l'organisation et furent ramenés à la prison. Ils choisirent un secrétaire et formèrent un groupe temporaire des I. W. W. Ils se concertaient pour arrêter un plan de sabotage sous l'œil même de la police et tenaient des meetings de propagande qui leur permirent de recruter 35 membres parmi les autres prisonniers. La police tenta d'enrayer leur action en envoyant les « meneurs » dans une autre partie de la prison.

Le travail imposé consistait à casser des cailloux sans les rues de la ville. Voir les prisonniers à l'œuvre était en délire.

Ils travaillaient avec une lenteur et une maladresse calculées. Les outils et les machines étaient « accidentellement » endommagés. Deux camarades travaillèrent cinq journées après une roche de trente centimètres de largeur sans la casser. Et tout le monde, d'ailleurs, travaillait avec le même entrain. Les policiers étaient furieux.

Il faisait très froid et l'on obligeait les hommes à enlever leurs vestes, mais ils répondaient qu'ils aimeraient mieux geler et rester des hommes que de travailler comme des jaunes pour se réchauffer.

La police les châtia de diverses manières. Quelques-uns furent sournoisement frappés, d'autres attachés aux poteaux télégraphiques où on les maintenait des heures durant par un froid glacial. Mais dès que l'un d'eux était puni de la sorte, tout le monde déclarait la grève; alors l'équipe était mise au pain et à l'eau, mais elle y répondait par la grève de la faim.

La police, qui avait eu suffisamment de tracas avec la première grève de la faim se radoucissait et permettait aux ouvriers de retourner « au travail ». Les I. W. W. montraient leur mépris pour les châtimements et demandaient avec insolence qu'on les conduisit à la « sweat box ». La police était confondue par cette résistance indomptable. Jusqu'alors, les horribles tortures s'étaient montrées efficaces avec les prisonniers ordinaires; mais cette fois, elle se heurtait à des hommes qui, à sa tactique, en opposait une autre, suivie par tous. Elle devint fatiguée de cette série interminable de grèves et de troubles et elle finit par ouvrir elle-même les portes de la prison. Mais les I. W. W., qui n'étaient plus effrayés par les geoles capitalistes, décidèrent d'y rester jusqu'à ce qu'une décision générale intervint.

LA TACTIQUE D'ENSEMBLE

Tandis que leurs camarades souffraient dans les prisons, les I. W. W. laissés en liberté ne restaient pas inactifs. Des appels d'hommes étaient envoyés dans toutes les villes environnantes. Les militants y répondirent de toutes les parties des Etats-Unis. De Minneapolis seul, vinrent quarante-cinq hommes. Ils firent, par un hiver rigoureux, deux mille kilomètres à travers les Montagnes Rocheuses pour obtenir le privilège

d'aller séjourner dans les horribles prisons de Spokane. Un d'eux succomba en route.

Voyant la gravité de la situation, le Comité national des I. W. W. établit son siège dans l'Etat voisin d'Idaho et lança un appel de fonds à tous les syndicats d'Amérique. Les leaders locaux de la jaune Fédération américaine du Travail, souhaitant de voir écrasés leurs adversaires, firent tous leurs efforts pour rendre vain cet appel en discréditant les I. W. W. de toutes les manières imaginables. Les chefs socialistes les secondèrent avec empressement dans cette louable tâche. Néanmoins, 75.000 francs furent recueillis. Des soupes communistes furent installées à Spokane où les nombreuses victimes, affamées et malades des brutalités de la police, furent nourries et soignées.

Alors, les autorités voulurent en finir. Encouragées par l'opinion publique, hostile intensément aux I. W. W., elles eurent recours aux mesures extrêmes. Les membres du Comité, les rédacteurs du journal et les soi-disant « meneurs » furent arrêtés et accusés de conspiration criminelle. Le journal fut supprimé, le local des I. W. W. fermé bien que le loyer en eût été payé d'avance. La police donna ordre aux propriétaires de leur refuser toute location, et les I. W. W. furent officiellement chassés de Spokane. La guerre continua quand même tout l'hiver et au delà des limites de Spokane. A la tactique régulière de tenir des meetings dans les rues, s'ajouta la défense vigoureuse des accusés qui allaient être jugés cette fois par des tribunaux plus élevés.

Le procès d'Elizabeth G. Flynn (une jeune femme, enceinte au moment des poursuites) et de C. L. Filigno, pour conspiration criminelle dura quatorze jours et coûta à la ville 20.000 francs. Il se termina par un verdict d'acquiescement pour la première. Le second fut déclaré coupable.

L'hiver s'achevait et la résistance ne paraissait pas vouloir faiblir. Les habitants commencèrent à en avoir assez de cette affaire qui leur avait déjà coûté 500.000 francs et promettait de coûter au moins autant encore, car les I. W. W. se préparaient à une grande reprise de la lutte pour le Premier Mai; il y avait, en outre, un grand nombre de procès en perspective. Un véritable soulèvement politique se produisit, également hostile aux I. W. W. et au gouvernement local corrompu, et

beaucoup de membres de ce dernier furent obligés de démissionner.

L'ARRANGEMENT

Le 1^{er} mai arriva. Mais, par suite d'un temps épouvantable, les militants des villes voisines furent dans l'impossibilité d'atteindre Spokane. Les I. W. W. ne voulurent pas néanmoins reculer la reprise annoncée de la lutte et, jugeant le moment propice pour conférer avec les autorités lassées, leur envoyèrent une délégation. Celle-ci, composée de « flottants » méprisés et hors la loi, fut reçue par un comité de cinq des chefs du gouvernement.

Une longue conférence eut lieu, la première depuis le commencement de l'affaire. Les gouvernants déclarèrent qu'ils étaient prêts à donner satisfaction aux demandes des I. W. W. (liberté de parler, d'écrire, de se réunir et libération des prisonniers) à condition que ceux-ci acceptent une trêve de quatre-vingt-dix jours, de façon que le gouvernement n'ait pas l'air de céder à la campagne de résistance aux lois que les I. W. W. avaient menée. Si ces propositions étaient repoussées, la lutte continuerait, car, en dépit du soulèvement politique, ils conservaient l'appui de tous les amis de l'ordre et des lois.

Les I. W. W., ayant à peu près épuisé leurs ressources en hommes et en argent et considérant les concessions offertes sinon comme une victoire complète, au moins comme une satisfaction à leurs revendications essentielles, acceptèrent l'arrangement proposé. Fred W. Heslewood, qui dirigeait le Comité national établi dans l'Idaho, vint se mettre à la disposition des autorités de Spokane, comme caution de la bonne foi de son organisation. La lutte fut suspendue. Les prisonniers mis en liberté, le journal pouvait reparaitre et les I. W. W. étaient autorisés à louer un local. Un mois plus tard, une loi autorisant les meetings dans les rues était votée.

Par l'action directe, après une année de dur combat, 525 I. W. W. avaient réussi à conquérir le droit de parler dans les rues de Spokane en dépit de l'opposition réunie du mouvement ouvrier jaune, de capitalistes sans scrupules, d'une presse mensongère et d'un gouvernement dépourvu de toute huma-

nité. Peu après la cessation des hostilités, trois hommes succombaient aux effets des privations terribles qu'ils avaient subies à la « Franklin School ».

LE FLOTTANT ET LE REQUIN

Aussitôt que la liberté de parole leur eût été accordée, les I. W. W. reprirent leurs attaques contre les requins. Le gouvernement local, assez désireux à présent de rompre son alliance avec les « requins », qui devenait compromettante, offrit de voter une loi abolissant pratiquement les bureaux de placement. Les compagnies de chemins de fer les en empêchèrent en menaçant de cesser d'embaucher les flottants à Spokane.

Maintenant, le flottant qui a été dupé par un requin n'a qu'à s'adresser au maire de Spokane ; il est indemnisé aussitôt du vol dont il a été victime. En dépit de la protection des compagnies, les jours des requins à Spokane sont comptés.

LA RÉSISTANCE PASSIVE

Bien que parmi les I. W. W. de Spokane il y ait eu beaucoup d'hommes comprenant bien l'utilité de la violence employée à propos, aucun acte de violence, sur la vie ou sur les biens, ne fut commis durant tout le temps que dura la lutte. Ce fut l'éclatante merveille de l'affaire.

La tactique de la résistance passive ne fut cependant ni officiellement adoptée ni généralement conseillée, mais elle fut suivie pour deux raisons. D'abord, d'après les lois concernant la conspiration, en cas d'attentat durant le cours de la soi-disant conspiration de Spokane, les vingt-quatre « meneurs » arrêtés et poursuivis sous cette inculpation pouvaient être légalement pendus, même ceux qui se seraient trouvés en prison au moment où l'attentat aurait été commis.

En second lieu, l'attitude de la partie réactionnaire de la classe ouvrière était si hostile aux révolutionnaires I. W. W. que la perpétration d'actes de violence aurait été un véritable suicide pour l'organisation dans tout le pays.

L'histoire du travail en Amérique fournit, en effet, un précédent. Pendant un meeting au marché aux fourrages

de Chicago, en 1886, une bombe fut lancée et plusieurs policiers furent tués. L'opinion publique réactionnaire exigea une vengeance. Six anarchistes innocents, leaders des Chevaliers du Travail, étaient exécutés en vertu de la fameuse loi sur les conspirations. L'organisation des Chevaliers du Travail, à tendance révolutionnaire, fut, par suite, anéantie, et la jaune Fédération américaine du Travail prit sa place. Le mouvement ouvrier en Amérique subit de ce fait un sérieux recul.

A ces deux considérations, il faut ajouter le fait que les I. W. W. de Spokane eurent toujours une confiance absolue dans le succès de leur campagne. S'ils avaient été vaincus et leur organisation détruite, — comme on le souhaitait, — il n'y a pas le moindre doute que les prisonniers torturés dans les geôles se seraient vengés. L'issue de la lutte a montré que les I. W. W. avaient été sages en adoptant la tactique de la résistance passive.

WILLIAM Z. FOSTER.
